

Quelques ouvrages proches des centres d'intérêt de la revue vous sont ici présentés.

Constantin Brunner,
Des devoirs des Juifs et des devoirs de l'État, Préface, notes et traduction de l'allemand par Jacques Aron, Éditions Aden, 487 pages, 30 €.



À l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance du « philosophe allemand d'origine juive » (pour employer la formule exacte que Constantin Brunner s'appliquait à lui-même), Jacques Aron, depuis longtemps attelé à la tâche de faire revivre une figure un peu occultée de la République de Weimar, nous offre la traduction d'un gros ouvrage au titre austère et au contenu explosif.

On pourrait même dire que ce texte étonnant, passionnant, provocant, est de l'espèce rare des explosifs brisants et constitue aujourd'hui encore un véritable brûlot, bien qu'il ait été écrit, dans une langue à la fois précise et haletante, à ce qui ne peut être appelé qu'une autre époque, les années 29-30, soit quelques (longs et douloureux) mois avant l'accession du moustachu sinistre au poste de Chancelier, le 30 janvier 1933, et la fin prématurée d'une démocratie qui n'avait été instaurée que le 9 novembre 1918.

Le pavé de Brunner fait partie des « livres juifs » que ce membre revendiqué et fort éminent de la plus élitaire des cultures germaniques, préoccupé seulement, jusqu'à la Première Guerre mondiale, par l'élaboration de son ambitieux système philosophique, entreprit sur le tard (il était né en 1862) pour répondre à la montée en puissance d'un antisémitisme qu'il avait vu naître bien avant 1900 dans l'idéologie chauvine dite *völkisch* (populophile, populissime, populocrate

ou crasseuse ?). Preuve qu'il n'était pas plus que ses deux professeurs en l'art de penser librement, l'ancien (Spinoza) et le nouveau (Nietzsche), « au-dessus de la mêlée » et indifférent aux peines et passions agitant la « plèbe ».

Ce faisant – c'est à dire en se jetant à corps et sensibilité éperdus dans les remous et les remugles du terrifiant *XX^e* siècle, – il se découvre (et en tout cas découvre pour nous grâce à la traduction empathique de Jacques Aron) une formidable vocation de tribun et de pamphlétaire. Inouïs sont les accents de frénésie rhétorique, de verve comique, de véhémence émotionnelle de ce texte en trente courtes parties (dont une Introduction), qui assurément en choquera plus d'un, si le lecteur ne fait pas l'effort de lire lentement – seul moyen de comprendre en profondeur – ce qui est d'abord une exhortation et un montage fiévreux de libelles militants.

UN PAMPHLET D'UNE RARE VIOLENCE

Qui aime bien châtie bien, dit-on. Brunner étrille avec une alacrité qu'enveloppe un

¹ Voir Jacques Aron, « Constantin Brunner, le plus juif des philosophes allemands, le plus allemand des philosophes juifs », *Diasporiques* n°9 (mars 2009), p. 32-36.

désespoir les promoteurs, eux-mêmes virulents, du sionisme, qui s'efforcent de rassembler les Juifs déboussolés de ces années terribles et confuses en leur faisant miroiter le rêve du retour prochain à la Terre promise, effaçant ainsi deux mille ans d'une Histoire où, chassé du pays qui lui donnait une réalité, « le peuple-non peuple » a maintenu la fiction d'un « peuple juif ». Les sionistes recrutent, récoltent de l'argent, s'appuient sur des croyances ancestrales périmées, telle est la thèse principale de Brunner. Dans la deuxième partie (« Émancipation et persistance de l'isolement »), on trouvera quelques chapitres hilarants, délirants, en particulier le numéro 11, une admirable comédie dramatique où Brunner met en scène la confrontation « au ciel » entre Jacob Klatzkin, philosophe et fondateur de l'Encyclopaedia judaica mais surtout, aux yeux de l'auteur, thuriféraire du sionisme, et Dieu en personne, sous l'apparence d'un pétrisseur d'argile débonnaire, qui fume comme un sapeur bien que ce soit le jour de shabbat, carbure au cognac et se moque de la foi superstitieuse dont il est l'objet.

Ajoutons, pour faire bonne mesure, que, dans ce passage grandiose, dont je ne connais guère d'analogie, sauf la « Strophe 4 » du troisième « Chant » de Maldoror de Lautréamont, celle de la crapuleuse saoulographie du « Créateur », Klatzkin se voit campé en « petit juif du ghetto », aussi ridicule et « imbécile »

que ces émigrés orientaux accusés par Brunner d'être devenus, par méconnaissance de « l'esprit », les meilleurs soutiens du sionisme, et il n'en faudrait pas plus pour faire de Brunner un antisémite patenté.

Convenons du reste que ses préjugés intellectuels sont peu discutables ; que son immense culture occidentale (mais hébraïque aussi bien) le rend allergique à la tradition talmudique où il ne voit que ressassement éternel et stérile des mêmes superstitions; en particulier de celle – elle suscite en lui une sorte de rage – de la crispation, d'essence religieuse (or il se proclame athée), sur un « L'an prochain à Jérusalem ! » qui se confond pour lui avec un mirage de sottise et d'injustice ; que, dans la foulée, il condamne sans autre examen la revendication sioniste d'un retour à l'hébreu, langue morte ; qu'il tient le yiddish pour un jargon de pouilleux n'ayant rien produit de comparable à la poésie de Heine, Juif émancipé qui a donné quelques-uns de ses chefs-d'œuvre à l'allemand, une langue vivante et à part entière, celle-là.

Un mot, à l'évidence, est absent du vocabulaire de ce livre quand il est question de tradition juive, et cette absence est significative, c'est celui de culture appliqué à l'art de commenter traditionnel, Talmud ou Kabbale, assimilé par Brunner à la tentative absurde de perpétuer un savoir figé, dont il ne consent à faire entrer dans

son bagage personnel que Maïmonide, et encore avec réticence. En somme, pour lui, depuis la Bible, sommet et source d'une pensée juive originelle qui, à travers l'enseignement du Christ (le plus authentique et génial des Juifs selon son Panthéon), a au sens strict créé l'Occident et la Civilisation, rien n'a témoigné pour la grandeur du judaïsme, Spinoza excepté.

UN PEUPLE-NON PEUPLE

Lisons pourtant avec attention et, si possible, sans révolusion devant les a priori brunneriens. Rien d'antisémite ni même d'hostile aux Juifs pauvres d'Europe Centrale, dans ce livre qui se refuse à considérer les rescapés des pogroms « orientaux » autrement que comme des malheureux non seulement privés de terre, mais de peuple, de culture moderne, d'espérance. Aucune intolérance envers ce que Brunner veut désormais appeler « religion mosaïque », une religion qui n'est pas la sienne mais dont l'exercice, dans un cadre laïc, fait bien entendu partie pour lui des « droits » inaliénables de ceux qui, à son image, accepteraient de n'être plus des Juifs mais des citoyens allemands d'origine juive. D'ailleurs Brunner est-il vraiment athée – adopte-t-il le pessimisme existentiel qui va obligatoirement avec l'athéisme authentique ? Je n'en suis pas tout à fait sûr. En tout cas, c'est un athée mystique, dont toute la

foi – car c'en est une – s'enracine (bien que sa conception du monde soit sociologiquement pessimiste, l'homme s'expliquant entièrement par l'égoïsme que seul l'État peut dompter) dans l'invention fondamentale du peuple élu des commencements : Yahvé est Un. C'est sur ce préalable, base unique de l'Amour, que l'enseignement de Jésus fut théorisé et prêché. Bien sûr, Yahvé équivalait ici à Nature (les deux mots sont constamment employés l'un pour l'autre), mais la connotation culturelle perdure.

Quant au mépris de Brunner pour ce que « le peuple-non peuple » a produit disons entre la mort du Christ et Spinoza, il s'explique par la conviction que le salut des Juifs passe non par un ressourcement utopique et frauduleux dans le territoire des ancêtres, mais par une émancipation dont le modèle a été fourni dès la Révolution Française, émancipation inséparable d'une assimilation accélérée des jadis Juifs et maintenant Français, Allemands, etc. dans chacun des territoires et des États où s'est fixée une des branches de la Diaspora.

D'où la seconde tonalité véhémement de l'œuvre, celle de l'exhortation à s'émanciper et à s'assimiler complètement (religion mise à part mais désormais strictement personnelle) et la fureur manifestée à l'égard des sionistes, dont l'attitude réactionnaire et obtuse compromet cette tendance, dont Brunner, qui a l'optimisme de la volonté, pense néanmoins qu'elle

est inévitable... sur deux ou trois générations, rêve émancipateur auquel le temps, précisément, fera défaut.

QUELQUES PISTES

Et aujourd'hui donc, après la Shoah ? Quelles réflexions pourraient-elles encore trouver leur source dans ce beau livre pathétique et fort, qui ne laissera personne indifférent ?

1. L'horrible Histoire, qui broie les hommes et les idées, dans son ignominie implacable s'est chargée de frapper d'inutilité tragique les objurgations de Brunner, la Shoah ayant mêlé dans les charniers réactionnaires et émancipés, grande culture et superstition, non sionistes et sionistes, mais donné aussi naissance, par ricochet, à un peuple-vraiment peuple et doté d'un État démocratique, Israël. Brunner était-il aveugle devant la réalité galopante du nazisme en 1930 ? Tous les livres antérieurs et postérieurs à celui-ci d'un homme qui mourra en Hollande, exilé, en 1937, prouvent le contraire, et que le présent texte, dans son délire de persuasion et ses excès, fut en toute conscience un barrage contre le Pacifique.

2. Avait-il tort, Brunner, de craindre que la fondation d'un État en Palestine aux dépens des autochtones arabes pût être grosse de dangers ultérieurs ? Puisse l'avenir, en créant un jour deux États rivaux sans doute mais en paix le démentir sur ce point !

3. Les travaux érudits ont suffisamment établi l'importance de la Kabbale et de ce ressassement juif dont Brunner est si évidemment le fils, comme avant lui son maître Spinoza. Et l'on a heureusement redécouvert, entre autres trésors culturels juifs, la culture yiddish et (par exemple) la musique kletzmer. Brunner, vous vous êtes trompé sur ces points, la faute à votre élitisme teuton !

4. Mais Jésus, on n'a peut-être pas encore assez dit qu'il est une pure création du génie juif, qu'ont vilainement confisquée les chrétiens et leurs curés, n'est-ce pas ?

5. Les critiques que Brunner formule à l'encontre de la tradition juive antique, marquée selon lui par le refus du mouvement de la vie et la fidélité à une langue morte, ce sont celles-là mêmes que certains penseurs musulmans appliquent à un islam figé, par sa langue et son refus d'évoluer, dans les plis d'une civilisation obsolète. N'est-ce pas intéressant ?

Revenons pour finir sur le considérable travail accompli par Jacques Aron. Si nous pouvons légitimement nous passionner pour une œuvre qui resurgit, porteuse de si graves interrogations, des limbes d'un noir passé, c'est grâce non seulement à sa traduction vive et frémissante mais à l'appareil à la fois succinct et limpide de Notes qui viennent rendre

adits ont
l'impor-
et de ce
Brunner
s, comme
inoza. Et
redécou-
rs cultu-
ddish et
ue kletz-
ous êtes
a faute à

n'a peut-
dit qu'il
du génie
t confis-
rs curés,

Brunner
e la tra-
marquée
mouve-
té à une
celles-là
enseurs
à un is-
son res-
is d'une
N'est-ce

air sur
accom-
si nous
nous
vre qui
graves
es d'un
on seu-
vive et
appareil
mpide
rendre

accessible un texte souvent allusif ou elliptique, et parfois même dissiper les obscurités des propres notes de Brunner.

Mais saluons aussi et surtout les soixante pages d'une Préface lumineuse qui fait le point sur la longue carrière de l'écrivain et met au jour ses motivations au moment où, à Berlin, il se met à rédiger dans l'urgence ce qui est moins un traité juridique et politique que « l'autoportrait d'un Juif allemand en philosophe », selon la formule juste et perspicace de son intercesseur. ■

MAURICE MOURIER

Annie Le Brun, *Appel d'air*, Verdier poche, Paris 2011, 121 pages, 8 €.

Incomparable commentatrice de l'œuvre de Sade (le seul titre de son analyse : *Soudain un bloc d'abîme, Sade!*, est déjà en soi bouleversant) et de celle de Raymond Roussel (*Vingt mille lieues sous les mots, Raymond Roussel?*), essayiste engagée mais refusant avec fougue les simplifications abusives de tout enrôlement (*Lâchez tout!*), chroniqueuse littéraire incisive (*Ailleurs et autrement?*), mais plus que tout poète intimement liée au surréalisme, Annie Le Brun republie en 2011 son « Appel d'air » de 1988¹, cet



appel à la révolte « pour en finir avec la haine de la poésie ». Elle le fait non sans recul – « passé la satisfaction, fût-elle légère, de constater qu'une parole a survécu au temps qui l'a fait naître, il est difficile de ne pas s'interroger aussitôt sur son efficacité, dès lors qu'il paraît nécessaire de la réitérer ». Un scrupule dont ses nouveaux lecteurs seront heureux qu'il ne l'ait pas conduite à renoncer à cette réédition.

* Je porte au compte de l'accident la disgrâce d'être née. Quant à mettre un terme à cette vie, c'est trop souvent lui ajouter un sens qu'elle n'aura même pas eu. ». Ce désespoir radical

¹ Jean-Jacques Pauvert 1986 : Gallimard, Paris 1993.

² Jean-Jacques Pauvert 1986 : Gallimard, Paris 1993.

³ Jean-Jacques Pauvert 1986 : Gallimard, Paris 1993.

⁴ Gallimard, Arcades, Paris 2011.

⁵ Plon, Paris 1988.

reste en filigrane lorsque Annie Le Brun s'interroge – dans un monde où « une religiosité sourde et dédaigneuse calfeutre toutes les issues » – sur ce qu'il advient aujourd'hui de la poésie, « celle qui ignore autant les poètes subventionnés ou décorés que les grands faiseurs de littérature, celle qui bouleverse la vie ». Sa conviction profonde est que « d'avoir été et pour rester le seul projet d'envergure à compter avec l'imprescriptible inconvénient d'exister, le surréalisme n'a pas fini d'importer à tous ceux qui ne s'accommoderont jamais du monde tel qu'il va ».

Si lucide qu'elle soit, ou parce que lucide, Annie Le Brun refuse délibérément de renoncer à toute utopie : « Il est même des jours où il nous prend encore l'envie de regarder au loin, vous savez bien là-bas où tout semble toujours pouvoir se jouer... ». Cependant, amère, elle constate que si la fonction utopique « liée au rêve [...] ne disparaît pas si facilement », c'est néanmoins « à son dépeçage, chaque jour recommencé, que nous assistons, sans en être conscients. Le pire est qu'on mentirait à taire le pouvoir qu'elle a encore, même décomposée en mille morceaux, réduite à la misère du spot et du clip, de nous séduire avec ses poussières de désir, avec ses débris de départs, avec ses échardes de bonheur. Toutefois on mentirait tout autant à taire l'extrême tristesse qui s'empare de celui qui voit soudain s'accumuler à ses pieds, jour après